

VERMILLON
LA TACHE ROUGE

LAURENT CHABIN

ÉDITIONS
MICHEL
QUINTIN



*La mort d'un homme, c'est une tragédie;
celle de plusieurs millions, c'est des statistiques.*

I. V. Djouga

PROLOGUE

Garance, une jeune Damnée des plaines orientales de l'empire de Vermillon, n'a connu dans son enfance que faim et misère, oppression et violence. À la suite de l'incendie qui a détruit son village, elle s'enfuit vers Petra, la capitale de l'empire.

Sur sa route, elle rencontre Efi, un personnage inquiétant doté de pouvoirs étranges qui la prend sous sa coupe. Très vite, elle se rend compte que, si elle est sa prisonnière, Efi ne s'intéresse pas tant à elle qu'à son sang, dont il la vide petit à petit d'une manière ignoble.

Ayant réussi à lui échapper, Garance rallie la rébellion qui, sous la houlette des Meneshs et des Boleshs, menace Roman, l'empereur de Vermillon. Elle pense un moment s'introduire au palais par le biais d'Efi – qui entretient des relations particulières avec l'impératrice –, dans le but d'assassiner le tyran. Mais elle doit déchanter. L'ignoble personnage est trop rusé et elle retombe sous son emprise.

Après avoir été livrée à l'empereur par Efi et exilée dans les confins glacés de Siwr, Garance s'évade et rejoint son amant Tcherny ainsi que les Boleshs, qui tentent de prendre la tête de la révolte et de conduire le peuple des

Damnés vers sa libération. Les violences éclatent, Efi est tué et l'empereur déposé.

Mais plusieurs groupes – dont celui de Keren, un ancien Menesh – se disputent les restes du pouvoir, s'affaiblissant mutuellement. La tyrannie menace de nouveau.

Ulia, le chef des Boleshs, déclenche alors l'offensive finale. Tcherny est chargé de prendre le palais impérial, dernier bastion des ennemis des Damnés. L'assaut est un succès et les Boleshs obtiennent enfin le pouvoir.

Le premier acte d'Ulia, après la prise du pouvoir, est d'instaurer la liberté et la distribution des terres promises. Cependant, très vite, les premières dérives surviennent et la confusion et la violence règnent. Garance et Tcherny sont même emprisonnés par erreur.

Alors que le pillage devient pratique courante, les Boleshs tentent de rétablir l'ordre à leur profit en recourant à certaines pratiques contre lesquelles ils avaient pourtant lutté : interdiction de la presse, exclusion et emprisonnement de leurs alliés les Meneshs, création par Dzerji d'une police secrète aux pouvoirs discrétionnaires.

Tcherny doute de plus en plus de l'intention d'Ulia de mener à bien l'émancipation des Damnés. Garance, pour sa part, comprend que la situation est critique et qu'elle impose de telles mesures, qu'elle pense provisoires.

Au service des Boleshs, elle participe activement à l'exécution de la famille impériale, en exil à Ekateri. Au cours du voyage, toutefois, elle se rend compte que la misère et la violence, loin de diminuer, ne font que s'accroître.

De retour à Petra, elle s'aperçoit que Tcherny a disparu. Ni ses amis ni les dirigeants boleshs ne peuvent – ou ne veulent – lui donner de ses nouvelles. En visite chez une ancienne camarade de lutte à Vibor, elle découvre à quel

point le Glaive – la police de Dzerji – fait régner la terreur à Vermillon. Après la visite de Garance, cette amie est sauvagement assassinée. La jeune fille comprend que plus rien n'arrêtera Ulia et les Boleshs dans leur course au pouvoir absolu.

Ayant retrouvé Tcherny dans la Lompe, un marécage infect où il s'est réfugié, Garance admet que la seule solution est de tuer Ulia avant que la situation devienne irréversible. Elle accepte de se charger de cette tâche et, à cette fin, de feindre une soumission totale aux Boleshs.

Dzerji lui ayant confié la protection d'Ulia, elle tente donc de l'assassiner. Elle se rend compte alors qu'elle n'est pas la seule à avoir cette intention. Pourtant, contre toute attente, c'est un membre du Glaive qui frappe Ulia, accusant aussitôt une jeune fille, qu'il a prise pour Garance, de la tentative de meurtre. Ce piège a été ourdi par Dzerji, qui est alors autorisé par Ulia, blessé, à déclencher la Terreur rouge, la pire vague de répression jamais connue à Vermillon.

Pour y échapper, Garance, qui est enceinte de Tcherny, se réfugie à son tour dans la Lompe, au comble du désespoir.

UN

Ma fille avait déjà douze mois, mais elle n'était pas plus grosse qu'un rat.

Depuis plus d'un an, je survivais à grand-peine dans la Lompe, me nourrissant de racines, de crapauds, de bestioles innommables que j'arrivais à attraper dans la boue.

Sanguine, elle, devait se contenter de mon lait, un liquide presque transparent et fade qu'elle tirait pourtant de mes seins flétris avec une sorte de fureur qui lui empourprait brusquement le visage lorsqu'elle se mettait à téter. Dans ces moments, son nom me semblait justifié. Je sentais alors la rage de vivre qui l'animait. Sanguine... Mais, aussitôt qu'elle se rendormait entre mes bras maigres, elle retrouvait cette pâleur de mort qui était son teint depuis sa naissance.

J'avais accouché seule, dans la hutte de paille qui avait abrité mes amours de misère avec Tcherny. Je n'avais voulu de personne à mes côtés, ni pour m'assister ni pour me plaindre. J'étais devenue une bête sauvage, je mettrai bas comme une bête sauvage...

Sanguine est née au terme d'un long chapelet de douleurs. Elle ne voulait pas sortir... Elle avait raison, sans doute. Quel monde avais-je à lui offrir ? J'avais dû pousser sur mon ventre avec mes poings pour l'expulser, hurlant de toutes mes forces. Je l'ai haïe à ce moment-là. Puis elle est sortie, enfin. Elle a crié, et son cri a effacé toute ma souffrance.

Je l'ai prise sur moi, l'ai allongée sur ma poitrine à peine gonflée, et j'ai oublié le reste du monde. Puis je l'ai nourrie, nettoyée, réchauffée, tandis que je saignais encore.

Alors que je la caressais, je devinais des présences furtives autour de la hutte. Quelques femmes vieilles prématurément, sans doute, échouées comme moi dans ce marécage infect, attendant leur mort. Elles n'étaient pas malveillantes, au contraire, mais j'avais décidé de n'accepter aucune aide : cela m'éviterait les déceptions.

Sanguine avait donc grandi sans voir personne d'autre que moi. Lorsque je sortais à la recherche de nourriture, je la portais sur moi, plaquée contre ma poitrine, fermement maintenue par des bandes de tissu en lambeaux qui étaient tout – hors mon vieux couteau de pierre – ce que je possédais encore. Une fois rentrée, je desserrais les bandes, mais Sanguine demeurait farouchement accrochée à mes seins et elle se mettait à hurler aussitôt que je faisais mine de vouloir me séparer d'elle.

En fait, elle vivait collée à moi, peau contre peau. Nous ne formions qu'un seul corps, un seul être. J'avais parfois l'impression qu'un seul cœur battait pour nous deux et qu'un seul réseau de veines et

d'artères irriguait nos organismes indéfectiblement liés.

La Lompe avait changé. De réceptacle des ultimes déchets de l'empire de Vermillon, où s'entassaient dans des restes de haine et de désespérance tous ceux qui avaient perdu jusqu'à la conscience d'exister, le marécage était devenu le dernier refuge des victimes persécutées par le Glaive.

C'est par ces dernières que j'avais appris le déroulement des récents évènements, au hasard de brèves conversations que je recherchais parfois avidement, comme prise d'une subite fringale de savoir, et qui, chaque fois, me plantaient un nouveau poignard dans le cœur. Si personne n'était avare de commentaires ou de diatribes sur le raz-de-marée glaiviste qui déferlait sur Vermillon, nul en revanche n'avait vu Tcherny ou entendu parler de lui récemment.

Certains l'avaient connu, avaient même combattu à ses côtés contre les soldats et les policiers de Roman, mais personne n'avait croisé sa route depuis la fuite qui l'avait amené jusqu'ici avant moi, avant qu'il ne se tranche lui-même le poignet droit afin de me donner la possibilité – que j'avais lamentablement gaspillée – d'approcher et de supprimer Ulia. Ma vaine action avait eu pour effet, au contraire, de renforcer le Glaive au-delà des espérances de Dzerji lui-même.

Déchaînée par ce dernier, qui avait exploité la peur d'Ulia, la Terreur rouge avait nettoyé Petra de toute forme de contestation et rempli la Lompe avec les derniers opposants au régime – ou, plus exactement, avec ceux qui, traqués par Dzerji et ses sbires, n'avaient pas trouvé d'autre issue pour vivre libres.

La plupart des fuyards n'avaient cependant pas tardé à comprendre que la liberté, quand elle ne trouve à s'épanouir que dans le plus atroce dénuement, n'est guère plus enviable que les chaînes.

Meneshs persécutés, paysans opposés aux réquisitions militaires qui les privaient de tout, Boleshs dissidents ou simplement trop tièdes, les nouveaux arrivants formaient une population à la fois plus humaine et plus agressive que celle d'autrefois.

Nombre d'entre eux étaient des Boleshs de la première heure qui avaient souvent risqué leur vie en luttant contre l'autocratie de Roman et qui, effarés à présent par la tournure que prenait le pouvoir violemment exercé par Ulia, avaient cherché à prendre leurs distances. Dzerji les poursuivait d'une haine plus implacable encore que celle qu'il vouait aux anciens suppôts de l'empereur.

C'était ça l'aspect le plus terrifiant du système politique d'Ulia : il était entièrement basé sur la structure féodale qu'il avait tant combattue. Ulia et son élite, infiniment inférieure en nombre à toute autre composante de l'ex-empire de Vermillon, ne pouvait se maintenir au pouvoir qu'en utilisant à son profit l'immense et tentaculaire appareil administratif mis en place au cours des siècles par Roman et ses ancêtres.

Il lui avait suffi de récompenser les responsables en leur offrant immunité et privilèges et ceux-ci, à leur tour – comme ils l'avaient d'ailleurs toujours fait –, répercutaient ce mode de fonctionnement sur leurs subordonnés, et ainsi de suite, jusqu'au dernier garde-chiourme des fins fonds de Siwr, lequel se trouvait investi d'une miette de pouvoir (et nanti de quelques

gouttes de madogue), et en tirait le droit de martyriser impunément les plus faibles que lui.

Les Meneshs, pendant ce temps, ainsi que les Boleshs encore porteurs des espoirs du début de la rébellion, en refusant d'accepter ce qu'ils considéraient comme un retour à l'ordre ancien, étaient devenus les pires ennemis du régime, bien davantage craints par Ulia que les véritables oppresseurs historiques qui, eux, avaient affiché leur soumission pour mieux conserver une parcelle de leur pouvoir à l'ombre du nouveau maître.

La délation, qui était devenue pour beaucoup un moyen de ne pas mourir de faim, avait envoyé dans les camps de l'exil, dans l'extrême nord de Siwr, deux fois plus de prisonniers qu'ils n'en avaient jamais contenu du temps de Roman. Toutefois, la plupart des suspects, qui n'avaient aucune protection à opposer aux glaiivistes, se faisaient exécuter sur-le-champ, parfois même dans la rue, au vu et au su de tous. De cette manière, nul ne pouvait ignorer la toute-puissance de la police de Dzerji et on y réfléchissait à deux fois avant de rouspéter, fût-ce pour une broutille.

La plupart des Damnés – et, malheureusement, ils en avaient la longue habitude ! – choisissaient généralement de se taire. Certains, cependant, forts d'une longue amitié avec Ulia, continuaient de lui tenir tête. Kollona et Gavril en faisaient partie et, même s'ils avaient dû se retirer à Vibor après leurs premiers désaccords avec Ulia, Dzerji n'osait pas encore s'attaquer à eux.

Les autres, moins chanceux, n'avaient guère qu'une alternative pour échapper au Glaive : la route de l'exil – pour ceux qui en avaient les moyens – ou celle de la Lompe, dernière étape avant l'oubli et la mort.

Vieux militants fatigués, fils, filles et compagnes qui sinon auraient servi d'otages aux glaivistes pour mettre la main sur eux, simples Damnés qui avaient osé s'interroger sur les actions de Dzerji ou d'Ulja, tous se retrouvaient ici, les pieds dans l'eau et le cœur enfoui dans la boue. La Lompe achevait ce que Dzerji n'avait pas pu mener à son terme avec eux : la complète déshumanisation.

Le marécage, bien sûr, ne pouvait pas nourrir tout ce monde et chaque matin faisait apparaître à la surface des eaux boueuses son lot de cadavres boursoufflés et pourrissants. Rats et insectes ou mollusques nécrophages s'en délectaient, avant de finir à leur tour dans les estomacs déréglés des survivants.

Très vite, sans même que je le lui enseigne, Sanguine avait appris, au cours de nos sorties dans le marais, à écraser son nez contre mes seins et à refermer de toutes ses forces la bouche sur un de mes tétons. Ainsi, je pouvais plonger de courts instants au plus profond des eaux noires et grappiller quelques mollusques et coquillages comestibles qui échappaient aux autres habitants de la Lompe, trop faibles ou trop inexpérimentés pour m'imiter.

Nous en ressortions trempées et fangeuses, je lui nettoyais rapidement les yeux et le nez avec ma langue, la laissais respirer un instant pour reprendre son souffle, puis je replongeais, jusqu'à ce que ma provision de bestioles immondes soit suffisante pour calmer ma faim.

Plus tard, à l'abri de la hutte, tandis que je mâchais tristement ces chairs caoutchouteuses et visqueuses, Sanguine pompait avidement ma poitrine fatiguée

dont le lait anémique devait sentir la limace et le crapaud...

C'est ainsi que nous survivions, ombres parmi les ombres, ignorées du monde, ressemblant de plus en plus à ces créatures primitives qu'on finissait par ne plus distinguer de la crapaudière grouillante qui les abritait.